

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jendis

ABONNEMENT

\$1.00, payée d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES

1re insertion, 8 cts. la ligne

2e insertion, 6 cts. la ligne

3e insertion, 4 cts. la ligne

Pour les annonces à long terme, conditions libérales

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Emprisons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité

Firmin H. Proulx, Éditeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

CAUSERIE AGRICOLE

NECESSITÉ DU BÉTAIL.

(Suite)

Aujourd'hui, toute cette immense richesse qui s'était accumulée sur le sol, à l'ombre de nos forêts, n'existe plus; elle a été épuisée par la culture imprévoyante de nos pères et même par la nôtre. L'exploitation de la terre n'est plus lucrative et l'état de cultivateur n'est plus généralement adopté que par des hommes qui ne trouvent pas leur place dans les autres situations. Nos plus belles intelligences, nos plus beaux talents cherchent, en dehors de l'agriculture, les moyens d'arriver à la fortune. Il est, à la vérité, d'heureuses exceptions à cet abandon général de l'état agricole, nous pourrions compter bon nombre d'hommes de progrès obtenant dans la culture des jouissances et des profits qui prouvent hautement que la science et l'esprit de calcul trouvent à s'employer avantageusement dans l'exploitation d'une terre. Mais ce nombre, quelque grand qu'il soit, ne forme encore qu'une infime minorité et il n'empêche pas que l'art agricole dans ce pays est tombé dans une décadence dont il aura de grandes difficultés à se relever.

Ne nous trompons pas sur les résultats sociaux de cet état de chose, il influe immensément sur la vie, la prospérité et l'accroissement d'un peuple. Les nobles ambitions cherchent naturellement un champ où leur intelligence puisse fonctionner, leur premier coup-d'œil est souvent pour l'agriculture, mais voyant le peu de succès qu'obtiennent les cultivateurs qui les ont devancés, elles se détournent aussitôt de cette voie au bout de laquelle elles n'aperçoivent que misère. Alors se présentent le commerce et les professions libérales; mais ces situations sont maintenant tellement encombrées que l'équilibre de la société en est presque menacé. Les villes regorgent de jeunes médecins, avocats, et notaires, qui manquent même du nécessaire et ont trouvé la misère dans la position qu'ils avaient cru la plus lucrative. La culture des champs leur aurait du moins donné de

quoi se nourrir et se vêtir. Mais la position de ces jeunes déclassés n'est pas longtemps tenable, et pour échapper aux souffrances qu'ils éprouvent dans leur position, ils se voient forcés de s'expatrier, de dire adieu à leurs amis, au clocher qui les a vu naître et à ce sol où ils ont passé les plus belles années de leur vie, pour aller gagner dans un pays étranger, chez un peuple sans entrailles, un misérable morceau de pain.

Voilà une des principales causes de l'émigration de nos jeunes gens aux États-Unis, de cette plaie qui ronge la société canadienne, et qui est devenue tellement inquiétante qu'elle a éveillé toute la sollicitude des premiers hommes du pays.

Les législateurs s'occupent activement depuis quelques années de cette importante question; et les actes passés à la dernière session, pour la réorganisation de l'agriculture et l'encouragement de la colonisation, ne l'ont été que dans le but d'apporter un remède au mal que nous signalons. De toutes les parties du pays, nous apprenons que de nombreuses sociétés de colonisation se forment. Dans le dernier numéro de la *Gazette des Campagnes*, nous voyons que le comté de Kamouraska ne reste pas en arrière et que lui aussi aura bientôt sa société de colonisation.

Les encouragements que va obtenir le défrichement de nos terres incultes auront, nous n'en doutons pas, de magnifiques résultats, contribueront pour beaucoup à retenir nos jeunes fils de cultivateurs dans leur patrie et à ramener la prospérité dans le pays. Mais cela ne suffit pas, et cet élan que reçoit la colonisation n'empêchera jamais l'appauvrissement graduel de nos vieilles paroisses, il n'empêchera même pas la richesse des terres nouvellement mises en culture de diminuer avec rapidité si l'on n'y porte remède. Et ce remède, quel est-il? Nos lecteurs le savent déjà: restituer à la terre les substances que les récoltes lui enlèvent chaque année; recueillir le plus de fumier possible, l'enfourer dans le sol et pour cela entretenir un nombreux bétail.

On reconnaîtra difficilement, peut-être, qu'un résultat aussi immense puisse être obtenu par un moyen aussi simple. Régénérer tout un pays par quelques charretées de fumier, c'est une absurdité, dira-t-on. Quoi! un pays est en décadence et vous